

LE QUOTIDIEN

DE PARIS

N° 4 363 - Mercredi 24 novembre 1993

LE QUOTIDIEN DES LIVRES

Italie : absence d'une nation

**DISCOURS SUR L'ÉTAT ACTUEL
DES MŒURS DES ITALIENS**
de Giacomo Leopardi
Allia, 86 p, 80 F.

L'ACTUALITÉ italienne qui correspond à bien des égards à une révolution en ce que toutes les couches de la société sont concernées, serait-elle une réponse aussi politique que symbolique à l'état des mœurs italiennes dénoncé par Leopardi en 1824 ? On pourrait le croire tant est vive d'échos modernes l'analyse d'un peuple dans ses différentes composantes historiques et culturelles vigoureusement dressée par le grand poète romantique des « Canzone ».

Au passage, on peut déplorer le déclin d'un genre, le « Discours » par lequel un homme de culture s'adressait à ses compatriotes en adoptant le point de vue d'un étranger dans son pays pour condenser toutes les caractéristiques, grandeurs et travers, de son originalité. Héritier de Dante et Florentin comme lui, Leopardi est surtout connu pour ses poèmes civils et patriotiques où s'exprime le lyrisme superbe dont Musset fit l'éloge. Il écrivit aussi des Mélanges, « Zibaldone » et deux « Discours sur l'état actuel des mœurs en Italie », tous deux inédits jusqu'en 1906.

Le discours léopardien, comme l'explique Mario Andrea Rigoni, comporte à l'horizon une hantise d'ordre universel qui pourrait se résumer par l'idée que l'imagination et les vertus de l'âme, l'aspiration à la justice, au bien et à l'amour ont été bafouées par le culte du progrès, de la science et de la raison.

Ce pourrait être l'anticipation de cette « fin de l'histoire » mise à la mode par Fukuyama, mais de la part d'un grand rêveur. Dans la canzone « A Angelo Meri », il donne l'exemple de Christophe Colomb dont la découverte du Nouveau Monde constitue, non un élargissement de la vision humaine, mais au contraire une restriction, une amputation de l'imagination humaine. D'un seul coup en somme, le monde s'est fermé à jamais, définitivement arrondi.

Pour ce qui concerne son pays qui n'en est pas un — et c'est là toute la question — cette

idée prend une acuité particulière. En schématisant, on pourrait dire que pour Leopardi, les Italiens sont dépourvus de cette faculté de se concevoir comme une société homogène, de se penser selon des principes communs et d'affirmer même un semblant d'unité. Il s'en prend avec véhémence à la ferveur italianisante de plusieurs écrivains, notamment Mme de Staël dont « Corinne ou l'Italie » avait véritablement révélé l'Italie en Europe après les campagnes napoléoniennes, qui répandait « une opinion avantageuse dont j'ose dire qu'elle dépasse de loin notre mérite et qu'elle est en grande partie contraire à la vérité ». Il est vrai que, de Chateaubriand à Stendhal, qui voyait dans l'Italie la patrie de l'énergie et de la passion, la mode transalpine impose une sorte de mythe que pourfend Leopardi.

Hors du monde civilisé

A ses yeux, l'Italie est hors du monde civilisé. Il y règne le mépris, la froideur, l'indifférence envers toute chose et autrui, un cynisme résultant « du manque de société » (on dirait aujourd'hui d'Etat). Eloignés de la Renaissance, étrangers à l'esprit des Lumières, les Italiens se complaisent dans la « raillerie » et le « persiflage » (en français dans le texte) qui trahissent une absence coupable d'estime pour soi-même et d'amour-propre. Aux éloges adressés par les Européens, il oppose l'image d'une nation privée de normes, d'opinions, de goûts, de manières et de mœurs, et dont les usages, les habitudes sont exempts des préjugés qui fondent un nation.

Et voilà Leopardi qui dresse un panégyrique des peuples du Nord. « les plus ardents en esprit, les plus imaginatifs en fait, les plus mobiles et les plus gouvernables par les illusions, les plus sentimentaux de caractère et d'esprit et de mœurs, les plus poètes dans l'action et la vie, dans les écrits et en littérature ».

L'opération « mains propres » actuellement en cours en Italie semble donner tort aux imprécations de Leopardi... A moins qu'au contraire, cette guerre sociale de tous contre tous vérifie ses thèses au sujet d'une nation qui n'existe pas encore.

Gérard SPITERI